

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

LIBÉRATION



Après le 40^e anniversaire de la libération de la France, qui était le but de notre combat, mais que nous avons vécu "dans le sang, les cris, les larmes", voici la commémoration de notre propre libération. Elle reste pour les survivants, comme pour les familles endeuillées, marquée par l'irréparable blessure de la disparition de nos camarades, "ce peuple dérisoire des tondus et des rayés... qui ne devait jamais revoir la France... disait d'eux André Malraux — mais mourait avec une âme de vainqueur."

Cependant nous participons, comme nous l'avons toujours fait, avec gravité et ferveur, à toutes les cérémonies organisées cette année et qui dépasseront la seule journée du 28 avril 1985. Et nous savons déjà que ce ne sera pas dans l'indifférence du pays : après une période de lassitude cette histoire passionnée, cette histoire revit. Des témoins sont encore là que cherchent à contester et même à discréditer certains pseudo-historiens, mais que les vrais interrogent avec un immense intérêt, car leurs souvenirs éclairent et complètent ce que peuvent apporter les documents.

Et l'on est frappé par la résonance de ce qui se dit et s'écrit sur la Deuxième Guerre mondiale. Sur le seul sujet du général de Gaulle, de la France libre, de ses relations avec nos grands alliés, que de livres viennent de paraître ! L'évocation du débarquement, puis de la libération du sol français a suscité la publication de nombreux souvenirs et a été l'objet de plusieurs colloques. Le succès des "Chambres à gaz, secret d'Etat" confirme ce réveil, comme celui des deux livres que nous présentons dans ce bulletin (*Le Programme commun de la Résistance*, par Claire Andrieu, et *Ils partiront dans l'ivresse* » par Lucie Aubrac).

(suite page 3)

TÉMOIGNAGE ET HISTOIRE Le colloque de Brive

13 et 14 octobre 1984

Depuis dix ans, les amis d'Edmond Michelet, ancien déporté de Dachau, se sont groupés en une "Fraternité Edmond Michelet" et organisent chaque année un colloque sur des sujets qui s'inscrivent dans la ligne des grands combats qu'Edmond Michelet a menés. Il y eut ainsi le Régime pénitentiaire, les Débuts de la Résistance, le Système concentrationnaire, etc. Cette année, c'était : *Témoignage et Histoire*. Comment s'écrit l'histoire ? Comment se transmet-elle ?

Les organisateurs avaient fait venir deux "témoins", Anise Postel-Vinay, du camp de Ravensbrück et Georges Wellers, du camp d'Auschwitz, et deux historiens, Jean-Pierre Rioux et Joseph Rovin. Avaient été aussi invités de jeunes lycéens, pour rendre compte d'une enquête qu'ils avaient menée auprès de leurs camarades des villes de Brive, Tulle, Aurillac et Bourges : comment, par quelles voies ont-ils connu la Résistance et la déportation ?

Ainsi les jeunes, apportant leur part de travail et de recherche, eurent l'occasion de voir et d'entendre deux survivants d'événements qui, curieusement, semblent les concerner encore (nous y reviendrons plus loin) et d'écouter, non sans surprise, la perception très "intellectuelle" de ces faits par un spécialiste d'histoire contemporaine. Ils eurent enfin le privilège de participer à la réflexion d'un philosophe, Etienne Borne, sur cette tentative de confrontation témoins-historiens. Car ce qui est si vivant et si enrichissant dans ces colloques Michelet, ce sont les échanges simples et fraternels entre personnes d'horizons très divers, de formation profondément différente, et où les générations communiquent sur un pied d'égalité. On a pu entendre, dans le car qui montait les par-

ticipants au village des Michelet, une dame professeur d'histoire à l'université demander à l'un des lycéens : "Mais au fond, pourquoi vous intéressez-vous spécialement à l'histoire de la Résistance ?" — "Parce que c'est dans cette période d'histoire que nous retrouvons le mieux notre engagement spirituel et moral", a répondu l'adolescent sans hésitation.

Anise Postel-Vinay a parlé des *archives nazies* : pourquoi un langage secret ? Comment le décoder ?

Les nazis utilisaient en effet un langage très spécial pour masquer leurs procédures criminelles. Ils ne désignaient jamais les mises à mort par le mot "mise à mort" ou le mot "assassinat", mais par des euphémismes tels que "traitement spécial", ou "déplacement vers l'Est" ou "transfert dans un camp de repos". A Ravensbrück, les détenues assassinées par les gaz étaient inscrites sur les listes "transférées au camp de repos de Mitwerda", appellation inventée par le commandant SS Suhren. Une de ces listes ayant été volée aux SS et sortie du camp par une camarade polonaise, Anise Postel-Vinay a pu la projeter et montrer, en la comparant avec deux autres



Les collégiens du colloque

40P 46161-

listes de détenues volées aux SS par des Françaises, comment la direction du camp camouflait les assassinats par gaz. A travers ces trois listes, et grâce à plusieurs témoignages, on peut suivre le destin d'une de nos camarades, Evelyne Arhel, une 27 000, depuis le moment où elle a reçu sa carte rose : comment elle a été sélectionnée une première fois pour être enfermée derrière les barbelés des blocs du fond du camp, puis une deuxième fois pour être enfermée au Jugendlager et enfin une troisième fois pour être jetée dans un des six camions qui emmenèrent les malheureuses à la chambre à gaz le Vendredi Saint de 1945. Evelyne Arhel avait 40 ans, c'était une ardente patriote. Notre camarade France Audoul avait crayonné son portrait au camp. C'est ainsi que l'image de cette jeune femme pu être projetée lors de cette conférence.

Georges Wellers, auteur de nombreux ouvrages sur Auschwitz, et notamment du livre "Les Chambres à gaz ont existé" publié en 1981 chez Gallimard traitait de *l'Incroyable Vérité Historique*. Quand les Alliés recevaient des informations sur les assassinats de familles entières par gaz, ils n'arrivaient pas à y croire et n'osaient pas les diffuser. Les jour-

naux clandestins à Paris, juifs ou résistants, rejetaient également l'information comme incroyable. Lui-même, Georges Wellers, après avoir passé trois ans à Drancy n'a réalisé l'horrible vérité qu'en entrant dans le camp d'Auschwitz.

Jean-Pierre Rioux, spécialiste d'histoire contemporaine, et Joseph Rovay, ancien déporté de Dachau et spécialisé dans l'étude de l'Allemagne contemporaine, ont fait des exposés plutôt théoriques, et on ne peut pas dire qu'il ait été répondu clairement aux questions posées par Etienne Borne :

"L'interrogation finale, sous-jacente à tous les travaux du colloque, touchait aux rapports entre mémoire et histoire. La mémoire, subjective, parcellaire, partielle est-elle nécessairement suspecte à une science historique qui n'a d'autre obligation que l'objectivité ? ou au contraire une histoire que ne fertiliserait pas la mémoire ne serait-elle qu'une histoire sans âme, humainement morte ?"

Chacun s'en est donc retourné chez lui en attendant, pour une autre année sans doute, la suite d'un débat à peine amorcé entre témoins et historiens.

Maguy Degeorge fait un « tabac » à Vichy : 75 livres vendus en une heure !

Vichy. Samedi 1^{er} décembre 1984. Salle comble, toutes les personnalités invitées présentes — sous-préfet, maire, plusieurs maires adjoints et conseillers généraux, député — et, pris dans le remous chaleureux et bruyant des anciens déportés, des professeurs, des directeurs d'école, la directrice interdépartementale des Anciens Combattants et autres sympathisants.

Pour ne pas consacrer toute la réunion au sinistre sujet des assassinats par gaz, on avait eu l'idée de demander à André Postel-Vinay de venir faire à Vichy une conférence sur les débuts de la Résistance : 1940-1942. Les journaux locaux ayant annoncé à l'avance la conférence et la vente du livre, le professeur Robert Faurisson, qui habite Vichy, écrit à M. Postel-Vinay qu'il ne pourrait sans doute pas assister à sa conférence, mais qu'il allait demander à des amis de bien vouloir s'y rendre pour lui.

Après concertation, il fut jugé impossible de prévoir un débat avec des interlocuteurs qui ne parlent pas notre langue : lorsque M. Faurisson, à propos de la chambre à gaz de Mauthausen, parle de "la plus bouffonne des chambres à gaz" ou lorsqu'il qualifie la parution du livre sur les assassinats par gaz de "spectacle divertissant", il dépasse de très loin les limites de l'acceptable.

Lorsque, sous la pluie battante, le professeur Faurisson se présenta à la porte de la salle, quatre camarades déportés taillés en armure à glace l'accueillirent avec autant de fermeté que de bonne humeur et lui tinrent à peu près ce langage : "Tu n'as rien à faire ici. Tu n'y connais rien. C'est nous qui avons été déportés, pas toi. Taille-toi, c'est ce que tu as de mieux à faire..." Ce qu'il fit.

André Postel-Vinay put alors évoquer devant une assistance attentive et passionnée les débuts de la Résistance tels qu'il les a vécus. Le journal "La Montagne" du 3 décembre 1984, sous le titre "Epopée de la Résistance" et sous la plume de Jean Darson en a donné un compte rendu détaillé.

Conférence remarquable qui permet de rappeler ce que fut la vie de ces pionniers de "la grande épopée" que fut la Résistance française.

Le journal "La Tribune. Le Progrès" a accordé aussi une large place à cette manifestation de la résistance particulièrement réussie parce que, écrit encore Jean Darson dans "La Montagne", "l'assistance était composée



(Roger Viollet, « Heures à l'usage de Rome »)

On tirera les Rois le 13 janvier au Foyer de l'A.D.I.R. 241 boulevard Saint-Germain. En attendant de nous y retrouver nombreuses, nous adressons à toutes nos meilleurs vœux de bonne année.

Vie des sections Section Auvergne-Limousin Commando de Hanovre

Dix-sept, dix-huit octobre 1984. Une fois encore les camarades d'un commando de Ravensbrück, celui du Hanovre, se sont rencontrées à Vichy.

Il fallait l'inlassable activité épistolaire de notre Henriette Labussière qui, ne ménageant ni son temps, ni sa peine, à fait appel aux fidèles et aux autres ; chaque invitation portait une note personnelle et manuscrite. Véritable détective pour retrouver la piste des isolées, Henriette craignait cependant une rencontre de faible importance. Nous étions tout de même cinquante, dont les maris de certaines d'entre nous.

Que dire de Maguy, organisatrice également de ces journées : dévouée, attentive aux besoins de toutes. L'idée de nous proposer le gîte et le couvert au même hôtel était sympathique, favorisant les premiers contacts.

Merci à toutes deux qui font revivre l'amitié de ces trois mois passés ensemble à Limer Hanover.

Au dîner du 17 ce fut l'instant des retrouvailles, les exclamations de surprise heureuse, les souvenirs rappelés, les regards et les sourires reconnus.

Dans la matinée du 18, une gerbe était déposée au Monument aux Morts, et là, chacune de nous s'est recueillie pour celles des cinq mois de quarantaine du Block 13, celles de Bergen-Belsen et toutes les autres qui n'ont pu revenir des camps.

Une pensée pour notre chère Anne-Marie Soucelier, disparue cette année. A la fin, une minute de silence. Nous unissons nos vœux pour nos compagnes absentes et malades.

Le déjeuner de la Rotonde était parfait. L'ambiance chaleureuse. Les amies se retrouvent, les anecdotes fusent. C'est un peu du passé qui revient, pénible, mais riche d'énergie et de confiance.

Nous avons tenu au mieux dans les jours amers, nous tiendrons dans la fidélité.

Nicole Guérin.

en grande partie d'anciens résistants et déportés venus de toute la région (sous une pluie ininterrompue), et, comme aux jours sombres, se retrouvaient côte à côte, "celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas".

Après la séance, les camarades de Vichy se sont retrouvées chez leur doyenne, notre camarade "Payen". Sa nièce, maire-adjoint, avait préparé champagne et petits fours (exquis), et notre vieille Payen, qui se déplace maintenant difficilement, n'en finissait pas de dire toute la joie qu'elle avait à nous voir ainsi tous autour d'elle et nous chargeait de mille messages affectueux pour les Parisiennes.

* * *

Ce même week-end, l'A.D.I.R. a aussi vendu le livre "Les Chambres à gaz, secret d'Etat" à une réunion de l'Amicale des Anciens Déportés juifs de France, rue de Paradis à Paris et au Congrès annuel des Médecins Déportés, chez les Français Libres, rue Vergniaud à Paris.

La jeunesse, elle aussi, manifeste son intérêt pour cette période de notre histoire. En témoigne le sérieux avec lequel 400 collégiens de Brive, de Tulle et de Bourges ont répondu au questionnaire du Colloque Edmond Michelet, dont le thème était cette année "Comment s'écrit l'histoire"; nous sommes également frappées par le nombre des participants au concours de la Résistance et par la qualité de leurs travaux.

En ce qui concerne proprement l'A.D.I.R., c'est par notre assemblée générale que nous célébrerons notre libération et la création de notre association grâce à l'Amicale des prisonniers de la Résistance. Par le programme publié dans ce journal et que nous rappellerons d'une façon encore plus précise dans le numéro suivant, vous verrez l'importance de ces manifestations. Encore faut-il que nous y participions nombreuses malgré les obstacles que sont pour beaucoup leur éloignement et leur santé ! Mais nous rassembler pour cet anniversaire est un devoir puisque ainsi nous pouvons encore témoigner. C'est aussi un réconfort et une douceur que de nous retrouver : depuis tant d'années, nous avons toujours essayé de nous appuyer les unes sur les autres, comme en déportation. Ceux et celles que les combats de la Résistance, les épreuves de la captivité et du retour, les exécutions et l'extermination ont arrachés de nos rangs seront invisiblement présents dans nos cœurs pendant ces journées des 15, 16 et 17 mars 1985. Petit bataillon des survivantes qui ne peut aller que s'amenuisant, nous essaierons encore et tant que nous le pourrions de marquer la mémoire de nos contemporains. L'histoire est une terre féconde et, comme nous l'a dit André Malraux à Chartres lorsqu'il est venu célébrer avec nous le 30^e anniversaire : "Avec quoi ferait-on la noblesse d'un peuple sinon avec celles qui la lui ont donnée ?"

Geneviève de Gaulle Anthonioz

Recherches

Une de nos camarades aurait-elle connu à Ravensbrück Yvonne Rudellat qui appartient pendant la guerre, sous le nom de Jacqueline Gauthier, au service britannique des Opérations spéciales. Transférée à Bergen-Belsen, elle y est morte au block 48, où elle a connu deux Françaises : Renée Rosier et Mona Georges.

Mlle Stella King voudrait retrouver, entre autres, ces deux dernières afin d'obtenir des informations pour un livre. Lui écrire à Moran Cottage, Bridge Lane, Watford, Herts, Grande-Bretagne. Téléphone : Watford 21913.

Une famille dans la Résistance

Sous ce titre, nous avons commencé en 1973 une série consacrée à ces admirables familles où tout le monde, parents et enfants, fit son devoir de résistant. Nous la reprenons aujourd'hui en espérant la poursuivre grâce à celles de nos camarades qui voudront bien nous aider à l'enrichir.

Il est rare de pouvoir suivre, à Paris même, une famille pendant plus d'un siècle. C'est pourtant la possibilité qui nous est donnée avec la lignée des Maspero qui depuis 1846, date de la naissance de Gaston Maspero, a toujours habité Paris et même notre Quartier latin et a contribué à son éclat intellectuel. C'est ce qui a été rappelé le 5 novembre 1983 au Collège de France au cours de la cérémonie organisée pour le centenaire de la naissance de Henri Maspero, l'un de ses trois fils, mort en déportation.

Gaston Maspero, d'origine italienne mais de nationalité française, savant, explorateur, administrateur et historien, a mené une vie extraordinaire au service de l'égyptologie, et Paris comme Le Caire l'ont honoré en donnant son nom à une rue dans le 16^e arrondissement et à un quai du Nil.

Il avait eu trois fils : l'un Jean, licencié à 17 ans, agrégé d'histoire à 22 ans, fut nommé à l'Institut français du Caire, ce qui lui permit de sillonner la Haute Egypte, d'étudier l'art et la langue coptes et d'écrire de nombreux articles et trois volumes sur les papyrus grecs d'époque byzantine. Rappelé en France par la guerre et mobilisé, il fut tué à Vauquois d'une balle en plein front en 1915.

Quant à son frère aîné, Georges, diplômé de l'École coloniale, licencié en droit, et diplômé de chinois et d'annamite, il devait lui aussi faire des découvertes archéologiques comme correspondant de l'École française d'Extrême-Orient.

Enfin Henri, né en 1883, avait fait comme ses frères, de très sérieuses études : licencié ès lettres après un séjour en Egypte où il rejoint ses parents, il prépare un diplôme d'histoire et géographie sur les finances de l'Egypte sous les Lagides ; enfin il passe sa licence en Droit ; désormais il va se tourner vers l'Extrême-Orient après avoir étudié le chinois, sans doute sous l'influence de son frère, alors en Cochinchine. Diplômé des langues orientales, il est nommé pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient et arrive à Hanoï en 1908 à l'âge de 24 ans. Il devait y résider douze ans et y étudier la géographie ancienne du Tonkin, faire des recherches sur l'origine du bouddhisme et surtout écrire une étude comparative des langues thaï.

Mobilisé en 1915 comme interprète des travailleurs coloniaux, Henri Maspero retourne à Hanoï en 1919 et y apprend son élection au Collège de France dans la chaire de langue et littérature chinoises qu'il n'occupera qu'à son retour, un an plus tard. Il avait réuni une documentation considérable grâce à ses nombreux voyages dans tout l'Extrême-Orient, à sa connaissance des langues et des dialectes et aux relations qu'il avait su se faire dans les régions les plus reculées, avec les populations indigènes dont il souhaitait connaître les rites et les coutumes ; cela lui permit de publier son livre sur *La Chine antique* et d'innombrables travaux sur l'histoire religieuse de l'astronomie chinoise pour laquelle il se fit astronome.

Élu membre puis président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, c'était un

travailleur infatigable et un grand voyageur : mais c'était aussi un homme courageux comme le prouve son action dans la Résistance pendant la guerre de 1940. Arrêté une première fois en 1941, il devait l'être à nouveau, mais cette fois avec sa femme, le 27 juillet 1944, par les Allemands qui recherchaient son fils Jean, brillant élève de khâgne et grand résistant. Interrogé par la Gestapo et incarcéré à Fresnes, le ménage devait quitter la France dans le dernier train, celui du 15 août, à destination de Buchenwald. Henri Maspero devait y mourir le 13 mars 1945 sans avoir revu les siens. Sa femme, conduite au kommando de Königsberg, ne revint en France qu'en juin 1945. Son fils le résistant, devait trouver la mort en Lorraine.

De cette famille si éprouvée, il reste un fils François, qui fit aussi de la Résistance, bien que tout jeune, mais abandonna les études supérieures pour se consacrer à la librairie. Propriétaire d'une petite librairie, puis de *La Joie de lire*, il est bien connu pour les éditions qui portent son nom. C'est grâce à lui que nous connaissons mieux, par le merveilleux livre qu'il vient d'écrire sur cette période de la résistance, *Le Sourire du chat*, la personnalité de son frère Jean.

Très brillant élève, à l'esprit rapide, énergique et enthousiaste, il milite très tôt dans la Résistance à Montpellier. Rentré à Paris avec ses parents en 1943, il prépare le concours de l'École Normale Supérieure, mais y échoue de justesse. Son activité de militant ne se dément pas. Sa mère, notre amie Hélène, l'aide de son mieux. Elle transmet des messages, héberge des personnes recherchées, cache les tracts et les explosifs.

En 1944, au moment du débarquement, Jean apprend qu'il n'y aura pas de concours de l'École, alors qu'il s'y est méticuleusement préparé ; ce sont alors des cambriolages de mairies pour procurer au réseau des cartes d'identité ou d'alimentation, des sabotages de camions, des récupérations d'armes, et enfin des attaques à main armée d'officiers allemands en plein Paris. En l'espace d'une semaine, avec un camarade, il en abat trois, mais sa dernière expédition se termine mal : son camarade, blessé, sera torturé puis fusillé à l'endroit où l'officier allemand est tombé. Pour lui, il arrive à prévenir son père, mais celui-ci refuse de se cacher et sera arrêté dès le lendemain matin. Jean est prêt à se rendre pour que l'on relâche ses parents. On l'en dissuade, car cela ne servirait à rien. Il va alors rejoindre les forces alliées dans l'Ouest, et il mourra en septembre devant Metz après avoir traversé la France d'Alençon au Mans, d'Orléans à Reims puis à Verdun, avec la III^e armée américaine du général Patton.

Ce n'est qu'en avril 1945 que sa famille, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, pourra connaître sa courageuse odyssée.

Ainsi s'ordonne le destin de cette famille autour de cette figure éminente qui vient d'être honorée au Collège de France, déjà illustrée par le nom de son père.

Aline Baillou

Chronique des livres

Le programme commun de la Résistance, par Claire Andrieu

Sous ce titre, Claire Andrieu retrace minutieusement la manière dont a été élaboré, discuté et réalisé le programme du Conseil National de la Résistance (C.N.R.) entre janvier 1943 et novembre 1946. Son livre*, très documenté, un peu austère peut-être, apporte une information solide qui s'organise autour de plusieurs thèmes.

1) *L'évolution des institutions clandestines* après janvier 1943, qui se fédèrent au sommet en plusieurs instances ou regroupements, n'est pas rappelée systématiquement, mais se trouve évoquée en filigrane ou par allusion. Une page récapitulative des divers sigles serait presque nécessaire tant nous paraît aujourd'hui complexe la multiplicité des mouvements et leurs querelles ouvertes ou larvées !

2) *L'histoire du programme du C.N.R.* est le sujet proprement dit du livre. Claire Andrieu nous indique comment l'idée de "programme commun à la résistance française" fut une initiative des socialistes dans *Le Populaire* clandestin. Elle retrace ensuite la difficile gestation d'un programme en deux volets, l'un concernant "l'action immédiate" (clandestine), l'autre tourné vers les mesures à prendre pour l'après-guerre. On entrevoit à l'arrière-plan, tout un jeu d'oppositions et de négociations. On y apprend notamment qu'en novembre 1943 une rivalité opposait le C.N.R.

* Editions de l'Erudit

et le C.C.R. (Comité Central de la Résistance), qui regroupait une partie des mouvements de la Résistance (dont le Front National, les Mouvements Unis de la Résistance, l'Organisation Civile et Militaire). Le Comité Central de la Résistance (C.C.R.) était hostile aux partis et aux syndicats ressurgis du passé et représentés en tant que tels au C.N.R. Les deux derniers chapitres montrent dans quelles conditions fut réalisée une partie importante du programme et donnent à cette occasion un bon aperçu de la vie politique à la Libération.

3) *Les rapports conflictuels entre le parti communiste et le parti socialiste clandestins* sont longuement développés. Mais il ne faudrait pas que le lecteur assimile les relations clandestines évoquées dans le livre entre des personnalités comme Pierre Villon pour le parti communiste et Daniel Mayer pour le parti socialiste-S.F.I.O. et le thème familier aujourd'hui des rapports conflictuels entre les deux parties d' "Union de la Gauche" engagés dans le "Programme commun" de 1972. Entre les conditions de la clandestinité d'hier et de la société démocratique d'aujourd'hui il n'y a pas de comparaison possible. En outre l'évolution des positions de la direction clandestine du P.C. — entre le pacte germano-soviétique et l'attaque de l'U.R.S.S. en juin 41 — et l'existence d'une fraction collaborationniste qui provoqua l'éclatement de la S.F.I.O. en juillet 40, contribuèrent, en arrière-plan des

antagonismes de cette période, à la lenteur et aux difficultés du rapprochement entre les deux partis.

Qu'est devenu le profond espoir de renouvellement des hommes et des institutions politiques qui était au cœur des jeunes résistants et de leurs dirigeants, et qui récusait le jeu traditionnel des partis ? Claire Andrieu, dans sa dernière page, s'interroge sur la "déception" des résistants, bien que le programme de "nationalisations" du C.N.R. ait été pratiquement réalisé.

Ma propre réponse, qui n'a valeur que de témoignage, aux questions de l'auteur, est que nous fûmes profondément "déchus" de voir renaître et prendre le devant de la scène les forces traditionnelles, alors que nous attendions que s'organise une vie politique nouvelle à partir de l'esprit et des structures que la Résistance avait dégagés. Le résistant de base ignorait bien évidemment les jeux de pouvoirs au sommet que l'historienne Claire Andrieu dévoile. Mais je puis dire, en ce qui me concerne, que les positions du C.C.R. (*Comité Central de la Résistance*) étaient plus conformes à mon attente que la résurgence des mécanismes les plus traditionnels d'affrontement des partis.

Suzanne Citron,
agrégée d'Histoire,
internée de la Résistance

« Ils partiront dans l'ivresse », par Lucie Aubrac

Lucie Aubrac est bien connue de nos camarades pour être, comme elle le dit en souriant, *la-femme-à-la-mitraillette-qui-a-sauvé-son-mari*, Raymond Aubrac, arrêté par la Gestapo en même temps que Jean Moulin et un groupe de résistants.

Plus tard, la guerre finie, j'aurai du mal à échapper à ce cliché. Et pourtant, cette évasion qui a sauvé mon amour n'est qu'un fait divers, dans la masse des actions héroïques accomplies à travers ces années de Résistance. Voilà ce que se disait déjà, en arrivant à Londres en février 1944, Lucie Aubrac. Quarante ans plus tard, après l'arrestation et l'extradition de Barbie, les commentaires mensongers qui ont suivi, égarant l'opinion de générations nouvelles, et devant la perspective d'un procès ignominieux, elle décide de prendre la plume pour raconter, dans un style simple, direct et d'autant plus évocateur, les faits divers qu'elle vécut, pendant trois ans et demie d'activité clandestine, camouflée par une vie banale au grand jour. Car Raymond et Lucie Aubrac furent des résistants de la première heure. Ils participèrent à la création de groupes et de leurs publications (*Libération Sud*, *Combat*, *Franc-Tireur*...) puis à leur coordination en M.U.R. (Mouvements Unis de la Résistance), en même temps qu'à la difficile organisation de l'Armée secrète comme des Groupes Francs dont le chef national, Serge Ravanel, mit sur pied l'opération armée qui devait libérer Raymond Aubrac. Mais, sans un stratagème imaginé par Lucie, dans son amour et son angoisse, en aurait-il eu la possibilité ?

* Editions du Seuil.

En fait, c'était la troisième fois que Lucie Aubrac contribuait à l'évasion de son mari : d'abord, lorsqu'il était prisonnier de guerre, puis, quand il fut arrêté par la police française avant de tomber entre les mains de la Gestapo. Elle avait aussi tenté de faire échapper quelques autres ; en fait on la considérait comme une hardie spécialiste de l'évasion et ses chefs lui firent confiance alors même qu'elle proposait un plan des plus risqués.

Ce qui fait la grande originalité du récit de Lucie Aubrac, c'est son parti pris d'en faire tenir l'essentiel pendant les neuf mois de sa deuxième grossesse, du 14 mai 1943 (date de la deuxième libération de Raymond Aubrac obtenue par Lucie en menaçant un procureur vichyste de représailles immédiates, annoncées le soir même par un message de la B.B.C. ! Elle avait mis sur sa lâcheté...) au 12 février 1944, date de la naissance de sa fille pendant un bombardement de Londres où elle avait atterri deux jours plus tôt après d'incroyables difficultés. Mais tout cela est raconté avec le plus grand naturel.

En limitant son récit à une sorte de journal au ton familier et qui sonne juste, l'auteur lui a donné un indéniable attrait. J'aime qu'elle évoque sa vie quotidienne de professeur agrégé d'histoire dans un lycée de Lyon, un professeur qui aime son métier et sait rendre vivant un enseignement sérieux, un professeur qui s'intéresse à ses élèves, alors même que l'angoisse étire son cœur. J'aime qu'elle évoque sa vie de famille, ses occupations de maîtresse de maison qui tente de pallier la pénurie. Et elle nous conte de la même façon

la visite de chefs prestigieux comme Pascal Copeau, d'Astier de La Vigerie, Jean Cavaillès, son ami de jeunesse et tant d'autres, que celle de gens moins connus, mais dévoués à la même cause... ou tout simplement à elle-même et aux siens.

Cependant, après la troisième et spectaculaire libération de Raymond Aubrac, c'est bientôt la "fuite en Egypte", si j'ose dire. Ils doivent fuir la région lyonnaise vers la Bresse, puis le Jura, le père traqué, la mère enceinte de huit mois, et l'enfant innocent dont la Gestapo a appris, par hasard, l'adresse dans la maison du Vercors où on le croyait à l'abri : quelques membres des G.F., alertés, l'ont enlevé à temps.

Il est réconfortant le récit de l'aide totale que reçut cette famille allant de village en village, aussi bien de résistants de cœur que de ceux des réseaux : d'un grand industriel comme d'un artisan ou d'un commerçant, de trois châtelaines comme d'un gendarme retraité, et de tous ces paysans qui ne posaient pas de question mais devinaient, et qui apportaient, qui une part de clafoutis, qui un morceau de lard pour l'enfant présent, celui à venir et leur mère. La France profonde...

Jusqu'au jour où les Aubrac entendirent enfin, après plusieurs faux espoirs, le message trois fois répété à la B.B.C. "Nous partirons dans l'ivresse" annonçant, pour la nuit suivante, l'atterrissage du bimoteur qui devait les emmener à Londres. C'est ce message qui donne son titre à ce livre passionnant.

Anne Fernier

Un preux en notre siècle

Le général de Marguerittes, ex « colonel Lizé », curé de Grand-Brassac

Que ce modeste hommage rappelle la vie exemplaire d'un homme qui ne connut que son amour pour la France, son devoir d'officier et son sacerdoce de chrétien.

Jean-Pierre Teissier, baron de Marguerittes, est né à Constantine le 1^{er} juin 1882. Ingénieur de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, il choisit le métier des Armes. Officier de carrière, la grande guerre de 1914 le trouve lieutenant d'artillerie à la 10^e division d'infanterie coloniale, commandée par le héros de Fachoda, le général Marchand. Dès le 22 août 1914, c'est le baptême du feu en Belgique où il découvre le lieutenant Psichari mort sur son canon, chapelet au poing. Sa première citation lui décernant la croix de guerre date du 29 octobre 1915, année où fut créée cette distinction. Puis, le 7 janvier 1917, une longue et élogieuse citation à l'ordre du Corps d'Armée est suivie d'une troisième citation, cette fois à l'ordre de l'Armée, le 15 août 1917. Aux prises avec l'ennemi dans ses tranchées de première ligne, il ramène le corps d'un sous-officier tué au combat.

La Légion d'honneur lui est décernée le 1^{er} octobre 1917. Il avait alors participé à la bataille de la Marne, aux opérations offensives en Champagne, sous Verdun, sur l'Aisne. Puis, deux nouvelles citations à l'ordre de la division, puis de l'Armée s'ajoutent à cette glorieuse croix de guerre (La Marne, Château-Thierry, Epernay). "Très gravement intoxiqué par les gaz à Verdun, a continué néanmoins avec la plus belle vaillance à se dépenser sans compter jusqu'à la limite de ses forces et n'a consenti à se laisser évacuer jusqu'à la dernière extrémité." Il termine donc la guerre avec cinq citations. La croix d'officier de la Légion d'honneur vient sanctionner ces actions d'éclat le 16 juin 1920. Le général rappelle dans ses mémoires que le 15 avril 1917, veille de l'attaque du "Chemin des Dames" dans l'Aisne, il est couvert de son corps par le maréchal-des-logis Desjardin, qui est tué en le protégeant.

Passons sur les années de paix. Survient la guerre de 1939.

Lieutenant-colonel en 1940, il commandait le 74^e régiment d'artillerie, en réserve du Grand Quartier général, rattaché à la 1^{re} division légère mécanique, unité d'élite, fer de lance de l'Armée. Le 10 mai 1940, quand l'ennemi prend l'offensive, la 1^{re} D.L.M. pénètre en Belgique et en Hollande, dans les Flandres. Hélas, cette manœuvre malheureuse oblige à la retraite. Encerclé à Dunkerque, il embarque pour l'Angleterre, débarque à Douvres, se retrouve Cherbourg le 5 juin, combat à Chevreuse dès le 7. Retraite à nouveau jusqu'à Souppes (Seine-et-Marne), en train vers le Sud, son régiment décimé. Le 18 juin, il prend le commandement de la défense avancée de Clermont-Ferrand, regroupe les éléments épars, repousse une attaque jusqu'au 21, décroche sur l'ordre du général de Lattre. Mais le 24 juin, à 20 heures, il reçoit le message téléphoné annonçant l'armistice et le 6 juillet, son régiment est dissous.

Il exerce alors les fonctions de major de garnison. Et commence une vie à double face : il profite des facilités de ces fonctions pour camoufler des armes, héberger et convoier

des évadés et des Britanniques grâce à l'organisation d'un camp "F". Mais ne reste en service que la petite armée de l'Armistice. Il se retire en Dordogne en novembre 1941. Il cherche à regrouper ses anciens du 74^e R.A. et à en reconstituer les éléments clandestinement. Ce sont des déplacements continus jusqu'en novembre 1942, date de l'occupation par les Allemands de la zone dite libre. Il se sent surveillé, se précipite à Clermont-Ferrand, sauve l'étendard du 74^e R.A. avec sa croix de guerre 1939-40 et le confie à son épouse. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 juin 1941 avec une nouvelle et brillante citation pour sa conduite à la tête du 74^e R.A. et sa défense de Clermont, défense "efficace qui a arrêté l'ennemi et lui a porté des coups sensibles, lui détruisant plusieurs engins blindés." Dénoncé par son chauffeur à la Gestapo, avisé en pleine nuit par la Résistance P.T.T. de Périgueux, il quitte la Dordogne et mène une vie errante, hébergé chaque nuit par des abbés, des parentes châtellaines (Angoulême, Poitou, etc.) jusqu'à ce que lui soit confié le commandement clandestin du département des Landes et des Basses-Pyrénées (fin juin 1943). A nouveau traqué, il doit gagner Paris, fin novembre 1943.

Paris, Lyon, Paris, la vie clandestine se poursuit avec "l'Organisation de Résistance de l'Armée" quand, enfin, en mai 1944 lui est confié le commandement de Paris et de la Seine. Les fausses identités se sont succédées : "Morand", "Oncle Pierre", enfin "Lizé". Finies les errances en Gironde, Charente, Charente-Maritime, Landes, Basses-Pyrénées, Rhône. Il conserve des liaisons avec les organisations de Résistance telle l'O.C.M. décapitée par l'arrestation de son chef, le colonel Touny, les Britanniques, "Ceux de la Libération" de Mutter (qui sera ministre des Anciens Combattants) les déraillements des trains de matériel ennemis. C'est la vie traquée des hors-la-loi, souvent misérable, à la recherche d'asiles quotidiens. Paris est désorganisé par l'arrestation de Lefaucheur. Nommé par Duc-Dauphin commandant des F.F.I. de la Seine, il constitue son état-major, organise ses liaisons, les fabriques de bouteilles incendiaires, seul armement de la Résistance contre les chars et blindés (un "laboratoire" en fabriquera jusqu'à 5 000 par jour !), installe son poste de commandement au 1, de la rue Guénégaud, au coin du quai Conti (une plaque en rappelle le souvenir), avec annexe rue de Seine, boulangerie Carmé, qui sera attaquée, le 22 août par les chars Tigre venus du Sénat et où se trouvera bloquée dans le fournil son agent de liaison, Mme Rémy, puis s'installe en l'hôtel de la Monnaie d'où il commande les combats, barricades, des F.F.I. parisiens. Le 18 août, il obtient du colonel, commandant de la Légion de la Garde, du commandant de la Gendarmerie de la Seine, du commandant du régiment des sapeurs-pompiers leur ralliement à la Résistance. Ils se mettent sous ses ordres. C'est la bataille de Paris, connue de toutes et de tous et que nous ne rappellerons pas ici. L'affaire de la trêve... Mais la victoire avec l'arrivée de la 2^e D.B. de Leclerc. Arrivée in extremis car cette bataille de Paris ne fut engagée qu'avec un armement dérisoire : 29 mines, 4 mitrailleuses, 20 fusils-

mitrailleurs, 83 mitraillettes, 562 fusils (y compris des fusils de chasse !) 825 revolvers, 192 grenades... De quoi mal armer 1 500 hommes à Paris... Le colonel Lizé, injustement oublié aujourd'hui lors des cérémonies du XL^e anniversaire de ces combats, mérite bien cet hommage...

Elevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur par arrêté du 14 mai 1945, recevant ses étoiles de général de Brigade, il assume les fonctions de commandant d'armes à Baden-Baden, représentant de l'ordre de Malte pour la zone française d'occupation en Allemagne. Car, vibrant croyant et chrétien à la foi profonde, il est chevalier de l'ordre de Malte.

Quand arrive l'heure de la retraite, après le décès de Mme de Marguerittes, le général, fervent catholique, prend la décision de faire son noviciat au séminaire de Périgueux et est ordonné le 29 juin 1950 en la cathédrale Saint-Front de Périgueux. Le 23 septembre de la même année, l'abbé de Marguerittes est nommé curé de Grand-Brassac en Dordogne. Il y décède le 21 août 1958, dans le dénuement et la pauvreté volontairement assumées. Nous découvrons sa tombe, tertre d'herbes folles, avec son malheureux crucifix brisé, sans plaque. Après multiples démarches, le conseil municipal, aidé du préfet, du ministre, du général de Gaulle, président de la République, s'occupe de collecter les fonds nécessaires à l'érection d'une sépulture modeste mais décente.

Comment clore cette relation sans citer la lettre que le général de Gaulle adressait alors, le 3 septembre 1958 à son frère :

"Avec beaucoup de chagrin, j'ai appris à mon retour en France la triste nouvelle de la mort de l'abbé de Marguerittes, votre frère. J'avais pour lui, dont la vie fut tout entière consacrée au service de Dieu et de la France et qui fut mon compagnon dans les combats pour la libération du pays, une très haute estime et une sincère amitié. C'est vous dire la part que je prends à votre deuil."

Ajoutons un dernier souvenir, maintenant qu'a disparu le général de Gaulle : mis au courant par nos soins de l'état de la sépulture de notre général de Marguerittes à Grand-Brassac, il nous faisait demander le montant d'une pierre tombale et, après envoi d'un devis, adressait sur sa cassette personnelle la moitié de ce montant. Geste discret, hommage émouvant du général de Gaulle en 1966, fidèle à son compagnon, le preux général-abbé Teissier de Marguerittes, curé de Grand-Brassac.

Raymonde Rémy,
qui fut son agent de liaison,
et Jean Rémy,
parachuté comme organisateur
des liaisons radios
de la Résistance (Régions P et C).

P.S. La tombe du général-abbé est régulièrement entretenue et fleurie par les soins de son ex-agent-de-liaison, fidèle à son colonel, à son second père.

* * *

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le dimanche 17 mars 1985

dans les salons de l'Hôtel Hilton, 18 avenue de Suffren

Notre assemblée de mars 1985 revêtira un caractère exceptionnel en raison du 40^e anniversaire de la libération des camps de concentration. Aussi avons-nous décidé, pour que le programme de ces journées ne soit pas trop harassant, de nous réunir à partir du vendredi 15 mars.

Vous trouverez ci-dessous le programme de ces trois journées :

Vendredi 15 mars

18 h Réception à l'hôtel de ville par M. le Maire de Paris. Dîner libre.

Samedi 16 mars

11 h Cérémonie à la Crypte des déportés.

12 h 30 Déjeuner à Livry-Gargan.

15 h 30 Cérémonie à Romainville, en présence de M. Laurain, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, et de représentants de nombreuses associations de Déportés et d'internés.

- hommage militaire
- prières des trois cultes
- chants et lecture de poèmes.

Le transport sera assuré par la R.A.T.P. de la Crypte au restaurant qui aura été choisi, puis à Romainville et, pour le retour à Paris. 241, bd St-Germain, avec un arrêt pour celles qui le désireront à St-Germain-l'Auxerrois où une messe sera dite à 18 h 30 à la mémoire de nos camarades disparues.

Dimanche 17 mars

9 h 30 Assemblée générale dans les salons de l'hôtel Hilton, 18, av. de Suffren (entrée 18, av. Jean-Rey). M. Maurice Schumann sera notre invité.

12 h 45 Déjeuner également dans les salons de l'Hôtel Hilton où nous aurons la joie de pouvoir bavarder sans contrainte.

ÉLECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Mmes Flamencourt, Degeorge, Ferrières, Saunier, Rème.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1985 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D. 5266-06.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception de ce bulletin voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

★★★

D'autres précisions vous seront données dans le prochain bulletin. Nous apprenons que le deuxième tour des élections cantonales aura lieu le 17 mars, mais vous avez la possibilité de voter par procuration.

Celles de nos camarades qui souhaiteraient réserver une chambre pour les vendredi 15 et samedi 16, voudront bien prévenir l'A.D.I.R. avant le 15 février.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Julien, petit-fils de notre camarade Sophie Kleszegowski, le 13 octobre 1984.

MARIAGE

Francis Agniel, petit-fils de notre camarade Mme Moet et fils de notre camarade Mme Agniel, a épousé Maria Isabel Santana James le 15 décembre 1984.

DÉCÈS

Notre camarade Marcelle André a perdu sa mère. Saint-Cloud, le 23 octobre 1984.

Notre camarade Mme Charrier, déléguée de l'A.D.I.R. pour la Seine-Maritime a perdu sa mère. Novembre 1984.

Notre camarade Marie-Renée Jacquemont a perdu son mari. Toulouse, octobre 1984.

Notre camarade Lucienne Laurentie a perdu son mari, officier de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération. Nogent-le-Roi, le 9 octobre 1984.

Notre camarade Margot Lopez a perdu son mari. Pompignan, octobre 1984.

Notre camarade Antonine Martinon est décédée. Volvic, octobre 1984.

Notre camarade Mme Péroutat a perdu son mari. Clermont-Ferrand, octobre 1984.

Notre camarade Mme Clair, ancienne déléguée de l'A.D.I.R. en Haute-Savoie, vient de mourir subitement à l'âge de 75 ans. Avec elle disparaît une amie dévouée que nous regrettons toutes.

Nous exprimons nos condoléances à sa famille et en particulier à son mari, le commandant Clair, qui avait participé à l'épopée des Glières et nous en avait fait un récit détaillé en octobre 1963, à notre première rencontre en Haute-Savoie.



Nous vous annonçons, avec une très grande peine, que Jacqueline Souchère, notre Secrétaire générale, nous a quittées le 5 décembre.

Que nous l'ayons connue déjà dans la Résistance, en captivité où depuis notre retour, nous l'avons toutes admirée et aimée. Son courage et sa douceur, son attention aux autres, tant de dons du cœur et de l'esprit, en ont fait une amie incomparable.

Ce qu'elle a donné à l'A.D.I.R., et dont sa modestie refusait qu'on la remercie, ne peut se mesurer, mais son absence nous le fera, hélas ! découvrir désormais chaque jour.

Ferme jusqu'au bout de sa longue maladie, préoccupée de servir bien au-delà de ses forces, Jacqueline, notre Jacqueline, ne voudrait pas que nous la pleurions seulement : lui être fidèles c'est nous montrer dignes de son exemple, poursuivre les tâches qu'elle avait si admirablement assumées.

Chères camarades, nous terminons l'année dans le chagrin, partageant profondément celui de Jeanne, la fille de Jacqueline et de toute sa famille, si engagée dans le combat de la Résistance.

Secrétariat social

Certaines de nos camarades nous ont demandé quelques précisions sur la maison de retraite médicalisée "Marcel Paul" à Fleury-Mérogis dont nous vous avons parlé dans le n° 190 de *Voix et Visages*.

Nous tenons à leur signaler que si l'initiative de la construction de cette maison a été prise par la F.N.D.I.R.P., sa réalisation n'a pu être assurée que grâce à la participation importante entre autres de l'A.R.R.C.O., organisme regroupant toutes les caisses de retraites complémentaires auxquelles la plupart d'entre nous ont été affiliées au cours de leur carrière. C'est donc à un double titre que nous pourrions bénéficier d'une admission dans cette maison de retraite.

D'autre part, la priorité absolue qui est réservée aux déportés par tous les organismes qui ont participé au financement de la construction de cette maison est extrêmement appréciable, étant donné la rareté des maisons de retraite médicalisées, celles-ci gardant définitivement les retraités quel que soit leur état de santé.

Nous vous donnerons prochainement des détails supplémentaires sur le fonctionnement de cet établissement : prix de journée, etc.

La justice bafouée

Les requis du Service du Travail obligatoire ont obtenu le 11 juillet dernier du tribunal de grande instance du Mans (Sarthe) le droit d'être appelés "déportés", le tribunal ayant estimé que les travailleurs requis subissaient une déportation au sens large du terme.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - 260 37 37 - PARIS 6